

» d'autres, pour avoir dormi la veille
 » d'une bataille. Il n'y a qu'un moine,
 » disait-il, privé de femme, dont le
 » visage s'enlumine à leur seul nom et
 » qui hennit à leur approche derrière
 » ses barreaux, qui puisse faire un grand
 » mérite à Scipion ne n'avoir pas violé
 » celle que le hasard mettait en son
 » pouvoir, quand il en avait tant d'autres
 » à sa libre disposition : autant vallait
 » qu'un affamé lui fût aussi grand
 » compte d'être passé tranquillement à
 » côté d'une table bien servie sans s'être
 » rué dessus. Quant à avoir dormi au
 » moment d'une bataille, il n'est point,
 » assurait-il, de nos soldats, de nos gé-
 » néraux qui n'aient répété vingt fois
 » cette merveille; et tout leur héroïsme
 » n'était guère que dans la fatigue de
 » la veille. »

A cela le Grand-Maréchal a ajouté
 qu'il pouvait dire avoir vu, lui Napo-
 léon, dormir, non seulement la veille
 de la bataille, mais durant la bataille
 même. « Il le fallait bien, disait l'Empe-
 » reur : quand je donnais des batailles
 » qui duraient trois jours, la nature de-
 » vait aussi avoir ses droits; je profitais
 » du plus petit instant, je dormais où et

» quand je pouvais. » L'Empereur avait
 dormi sur le champ de bataille de
 Wagram et de Bautzen, durant le com-
 bat même, et fort en dedans de la
 portée des boulets. Il disait sur cela
 qu'indépendamment de l'obligation d'o-
 béir à la nature, ces sommeils offraient
 au chef d'une très-grande armée, le pré-
 cieux avantage d'attendre, avec calme,
 les rapports et la concordance de toutes
 ses divisions, au lieu de se laisser em-
 porter peut-être par le seul objet dont
 il serait le témoin.

L'Empereur disait encore qu'il trou-
 vait dans Rollin, dans César même, des
 circonstances de la guerre des Gaules
 qu'il ne pouvait entendre. Il ne com-
 prenait rien à l'invasion des Helvétiens,
 au chemin qu'ils prenaient, au but qu'on
 leur donnait, au temps qu'ils étaient à
 passer la Saône, à la diligence de César,
 qui avait le temps d'aller en Italie cher-
 cher des légions aussi loin qu'Aquilée,
 et qui retrouvait les envahisseurs encore
 à leur passage de la Saône, etc... Qu'il
 n'était pas plus facile de comprendre la
 manière d'établir des quartiers d'hiver
 qui s'étendaient de Trèves à Vannes. Et
 comme nous nous récriions aussi sur les

travaux immenses que les généraux obtenaient de leurs soldats; les fossés, les murailles, les grosses tours, les galeries, etc., l'Empereur observait qu'alors tous les efforts s'employaient en confection et sur les lieux mêmes; au lieu que de nos jours, ils consistent dans le transport. Il croyait d'ailleurs que leurs soldats travaillaient en effet plus que les nôtres. Il a le projet de dicter quelque chose là-dessus.

« Au surplus, continuait-il, l'histoire ancienne est longue, et le système de guerre a changé souvent. De nos jours, il n'est déjà plus celui du temps de Turenne et de Vauban. Aujourd'hui, les travaux de campagne devenaient inutiles; le système même de nos places était désormais problématique ou sans effet; l'énorme quantité de bombes et d'obus changeait tout. Ce n'était plus contre l'horizontale qu'on avait à se défendre; mais contre la courbe et la développée. Aucune des places anciennes n'était désormais à l'abri: elles cessaient d'être tenables; aucun pays n'était assez riche pour les entretenir. Le revenu de la France ne pouvait suffire à ses lignes de la Flandre;

» car les fortifications extérieures n'étaient guère aujourd'hui que le quart ou le cinquième de la dépense nécessaire; les casemates, les magasins, les établissemens à l'abri de la bombe, voilà désormais ce qui était indispensable, et ce à quoi on ne pourrait suffire. » L'Empereur se plaignait surtout de la faiblesse de la maçonnerie actuelle; le génie avait un vice radical sur cet objet, il lui avait coûté des sommes immenses en pure perte.

L'Empereur, frappé de ces vérités nouvelles, avait imaginé un système tout à fait au rebours des axiomes établis jusqu'ici: c'était d'avoir un calibre de gros échantillon, poussé en dehors de la ligne magistrale vers l'ennemi, et d'avoir cette ligne magistrale elle-même, au contraire, défendue par une grande quantité de petite artillerie mobile; par là, l'ennemi était arrêté court dans son approche subite: il n'avait que des pièces faibles pour attaquer des pièces fortes; il était dominé par ce gros échantillon, autour duquel les ressources de la place, les petites pièces venaient se grouper, ou même se portaient au loin en tirailleurs, et pouvaient

suivre tous les mouvemens de l'ennemi par leur facile mobilité. Il fallait à l'ennemi dès-lors de l'artillerie de siège; il devait ouvrir la tranchée; on gagnait du temps, et le véritable objet de la fortification était accompli. L'Empereur a employé ce moyen avec beaucoup de succès, et, au grand étonnement des ingénieurs, à la défense de Vienne et à celle de Dresde: il voulait l'employer à celle de Paris, qu'il ne croyait défendable que de la sorte; mais du succès duquel il ne doutait nullement, etc.

Résumé des neuf mois écoulés.

Voilà déjà neuf mois que j'écris mon Journal, et je crains bien qu'au travers des parties hétérogènes qui s'y succèdent sans ordre, on n'ait que trop souvent perdu de vue mon principal, mon unique objet, ce qui concerne Napoléon et peut servir à le caractériser. C'est pour y suppléer, en tant que besoin, que je vais essayer ici un résumé de quelques lignes; résumé, d'ailleurs, que je me propose, pour le même motif, de réitérer désormais tous les trois mois.

En quittant la France nous étions demeurés un mois à la disposition du brutal et féroce ministère anglais; puis notre traversée à Sainte-Hélène avait été de trois mois.

A notre débarquement, nous avons occupé Briars, près de deux mois.

Enfin nous étions à Longwood depuis trois mois.

Or, ces neuf mois eussent composé quatre époques bien distinctes pour celui qui se serait occupé d'observer Napoléon.